

Fièvre

Je pleure au ralenti, du fond de mon hamac, rompue, brûlante. Je n'ai plus d'autre choix que de laisser faire. Contrairement à ce qu'il n'y paraît, je me redresse. Mais d'abord, je plie.

Je pleure en lisant Camus, *L'envers et l'endroit*. Je pleure en montant chez Lucile, en lui tendant le livre, *Tiens Lucile, c'est si beau*. *Albert dit si bien tant de choses. Sur la mort et la maladie. Oh comme il ne s'encombre pas ! Snif. Il est lapidaire, nu, bouleversant. Quelle puissance ! C'est incroyable Lucile, c'est son premier bouquin, tu te rends compte ? Il est si jeune quand il écrit ces textes. Snif. C'est si beau. Il n'a ni peur de déranger, ni de déplaire, snif, ni de blesser... Sarah, tu as besoin de quelque chose ? Oui, de Doliprane et d'un thermomètre. Ok, je vais faire des courses, je m'en occupe. Repose-toi, je repasse tout à l'heure.*

Lucile repasse, avec les *Doliprane* et le thermomètre. Entre temps, je n'ai rien fait qu'observer l'effet de la fièvre dans mon corps, dans mon esprit aussi. Partout. Je m'amuse de l'efficacité du vieil acupuncteur à qui j'avais dit, *Docteur, j'ai froid*. Et puis lentement, je pleure d'amour. Je pleure l'amour et m'abandonne. Enfin. Je ne désire plus avancer autrement qu'en épousant le jour, le silence, la fièvre, qu'en épousant la nuit. Si je me sens toute petite, mon coeur me paraît énorme, lui, géant, grandiose, inondé. Je plane à 39,2. Impossible de réfléchir, de concevoir, d'imaginer aucune suite. Je ne boue plus, je m'évapore. Et au-dessus de mon appartement, Lucile assure la veille. M'envoie un petit message, encourage mon

repos. Lucile m'aime et j'aime Lucile. Le souvenir de sa tendresse, de son sourire inquiet, de ses lèvres sur mon front, résonnent encore, des heures durant, donnant une lumière particulière à mon ivresse fébrile. Abricot. *Douce soeur, si tu savais comme tu assures, comme tu m'émeus, comme ça me rassure.* Je pleure tranquille.

La journée passe. Assise au fond de mon hamac, les jambes suspendues dans le vide, je m'endors, bouche ouverte, me réveille, lis, me rendors, me réveille, mange un peu, vais pisser, lis, me rendors. Merveilleux programme. Capituler. Mon ventre est souple. Je suis ivre de chaleur. Ma respiration est si courte et si discrète que je me demande si je respire vraiment. J'entends Lucile prendre sa douche, ou tirer la chasse d'eau. Sa machine à laver fait trembler mes murs, du sol au plafond, et l'intérieur de mon corps entier. *Le précédent locataire de ton appartement avait pris peur la première fois qu'il a entendu ma machine à laver, il a appelé les pompiers à l'essorage, paniqué, pensant à tremblement de terre. Hahaha !* Entendre Lucile vivre à l'étage supérieur me conforte dans l'idée que je ne suis pas seule, et que si elle tient le coup, elle, encore et toujours, c'est que j'y arriverai aussi. Je l'entends tousser et rire. Si Lucile aime encore, c'est que rien n'est perdu. Son téléphone vibre au-dessus de ma tête comme s'il était dans mon appartement. Certainement qu'il est posé au sol, sur le parquet, ou sur une table en bois. La présence de Lucile est ce qui me relie au monde. On n'imagine pas combien une voisine attentionnée peut vous sauver la vie, ou la semaine. Et faire basculer une fièvre, en joie profonde, mélancolique certes, mais joie tout de même. Je passe ces trois jours à lui dédier mes pensées, les moindres pensées qui me traversent. *Lucile, oh Lucile, chère Lucile, très chère*

Lucile, merci. Je sais que tu connais ce qui se joue en moi, reconnais, quelque part, ma défaite, ma tristesse, mes espoirs. Oh Lucile, comme je t'aime. Il y a tant d'espoir, malgré tout, tant de désir, malgré nous, tant d'amour, encore. Lucile, je ne suis qu'une enfant. Si je meurs aujourd'hui, c'est toi qui préviendras les miens. Oh comme je me réjouis que tu sois là-haut, au-dessus de ma vie, de mon plafond de bois, comme une étoile par-delà mon esprit. Il ne manque que les violons.

Je me souviens. De la fièvre. Des rares fièvres de mon enfance. Comme j'aimais être fiévreuse ! Je n'étais plus seulement l'enfant robuste. Je tremblais, affaiblie, et m'évanouissais. Je faisais grand silence, ralentie, tremblotante. Je parlais comme parle la pythie, lentement, sans détour. La mort habitait ma bouche. J'étais libre. Ma mère daignait s'inquiéter de moi, de mon état. Un peu. Assez pour me réjouir. J'étais fragile aussi. 1 jour, parfois 2, mais jamais plus de 3. Ma mère s'asseyait sur mon lit, attentive à cet autre état de moi, cet autre visage, cette autre voix. Penchée vers moi, silencieuse, attendrie, souriante. Je voyais dans son regard combien elle me trouvait belle, gracieuse, picturale, iconique. J'étais l'enfant malade, la sublime. Pâle, blanche, innocente. Mes yeux verts agrandis par la fièvre, éclaircis, miroitants, *Te mangent le visage* disait-elle, ébahie. Je jouais la mort. Ma mère, s'émouvait de mon profil, de mon regard, de mes tempes battantes, de mon pouls maladif. Son gant frais sur mon front, rafraîchissant mon cou, sur mes mains, autour de mes poignets. Sa main experte. Mes joues rouges et ma bouche entrouverte, m'endormant.

- Bonjour. Entrez.
- Bonjour docteur.

- Alors ?
- C'est fini avec BB.
- C'est à dire ?
- J'ai exprimé que je ne continuerai pas sans un emploi du temps de mes disponibilités, mais BB refuse.
- Pour quelles raisons refuse-t-elle ?
- Elle dit que j'essaye de contrôler son emploi du temps à elle, et me reproche carrément de vouloir contrôler sa vie.
- Ah. Vous savez bien que c'est toujours très compliqué d'accompagner une personne, malade ou pas. Ça finit toujours mal. Cette dame se meurt. Est-ce que cette dame sait qu'elle se meurt ?
- Oui. Je sais bien. Oui. Je ne sais pas. Mais elle est bien en vie là, je vous assure ! J'ai sollicité le soutien de sa mère, mais en vain. Elle a dit, *Débrouillez-vous entre vous !*, comme s'il s'agissait d'une querelle entre soeurs capricieuses. Je vous avoue que j'en veux beaucoup à sa mère. Ce n'est pas du tout ce qui était convenu. J'avais été très claire, nous devons communiquer, BB, sa mère et moi, à trois, à chaque fois qu'un recadrage serait nécessaire. Dans mon cul le dialogue ! Et puisque BB ne m'entend pas, j'arrête.
- Mais vous, qu'entendez-vous, vous ?
- J'entends qu'elle n'a plus besoin de moi, mais je regrette que ce ne soit pas formulé aussi simplement. *Sarah, je préfère continuer sans toi.* Pourquoi un tel mépris ? Pourquoi m'accuser de vouloir contrôler sa vie ? Pourquoi clasher à tout prix ?
- Pour souffrir, comme elle, à la mesure de sa peine ?
- Peut-être. Bref, je ne peux pas, si je continue à ce rythme sans rythme, c'est moi qui vais tomber malade.
- Très bien.

- ...
- Vous avez fait de votre mieux.
- ...
- Autre chose ?
- Oui. Musashi est libre, et j'ai décidé de l'accompagner pour la suite.
- Tiens, comment ça ?
- L'intervention de l'ambassade du Japon certainement. Je me suis portée garante aussi.
- Ah. Vos yeux brillent.
- J'ai de la fièvre.
- ...
- Sinon, mon journal avance difficilement. J'aimerais aborder la question du « nous », mais je n'arrive pas à la formuler clairement.
- Du « nous » ?
- De notre relation à l'autre, de nos relations aux autres. Je pourrais dire que « nous » c'est notre « conscience sociale », mais quand on dit « social » ou « société », on a tendance à oublier que c'est nous, chacun, qui la concevons, l'incarbons, l'éprouvons, la réalisons.
- ...
- Dans « nous », il y a « noeud », « nouer ». J'ai tant à dire sur la question, mais impossible de mettre de l'ordre dans mes idées, ni de trouver comment dire, avec des mots engageants, convaincants.
- Vous cherchez à séduire ?
- J'aimerais être lisible, claire, accessible, mais les mots me semblent vains, alors même que j'écris. C'est le drame. Mon panier déborde mais il me semble vide.
- Continuez.

- Je devrais peut-être me résigner à laisser ce « nous », tant aimé, de côté ?
- ...
- Je n'arrive pas à dégager une philosophie positive du « nous ». J'aimerais dire le plaisir, la joie puissante et l'amour qui prend corps, quand on entre en intimité dramatique. Je dis « intimité dramatique », mais je pourrais dire « intimité sociale », seulement, on oublie souvent qu'une société se construit par et à travers ses drames. Toute relation à l'autre est une relation aux drames de l'autre.
- ...
- Pourquoi donc tenterais-je de dégager à tout prix le positif de situations dramatiques sociales ? Pourquoi chercher à convaincre de se risquer à jouer plus sincèrement, plus généreusement, plus sérieusement, plus consciemment, disons plus profondément, un « nous » plus personnel, un « nous » plus singulier, un « nous » plus sincère, plus intime ?
- ...
- Les gens imaginent que c'est l'enfer d'entrer en intimité sociale, intimité dramatique donc, avec une personne en difficulté. De consacrer du temps à l'autre, et du temps à l'accompagner dans une épreuve, à le soutenir, à l'aider. Certes, c'est du sport. Mais enfin, c'est ignorer, nier, oublier, combien notre simple présence est puissante. C'est nier que le drame est encore plus violent, plus cruel, quand on l'affronte seul. Et que les risques s'en trouvent par là-même démultipliés. Risques mortels rappelons-le. Qui s'en est déjà sorti seul ? D'où ? De quoi ? Quand ? Comment ? Et pourquoi nier que c'est la main sur l'épaule, le regard attentif, la tasse de thé tendue, l'oreille, le temps partagé, la

présence de l'autre, sa considération, qui fait courage en nous ? Suis-je claire ?

- Je vous écoute.
- C'est compliqué, putain. Je me pose la question suivante : comment inviter les gens à reconsidérer ce « nous » intimement ? Comment inviter chacun à estimer la qualité de son « nous », dans ses échanges et ses relations, dans ses plus simples interactions avec l'autre, au quotidien.
- ...
- Un certain « nous » est à bout de souffle. Le « nous » familial a éclaté, puisque la famille a bien été considérée comme potentiellement et probablement toxique, voire mortelle. Éclatée la famille, donc, et réestimée. Pour de bonnes raisons. Pourquoi faire « nous » en famille, quand en ce « nous » opère toute la violence du monde ? Catapulte la famille ! On a bien sûr éclaté le couple aussi, en long, en large, et en travers. Bien comme il faut. Puisque le « nous » du couple peut s'avérer tout aussi mortel. Quant au « nous » religieux, politique, culturel, il a éclaté sévère, et encore plus sévèrement ces dernières années. Pourquoi pas ? Mais alors, qui se rencontre vraiment aujourd'hui ? Qui se rencontre intimement ? Comment et pourquoi ? Et vers quoi ? Ach, je ne sais pas comment dire !
- Essayez.
- On voudrait tous la paix, la sécurité, la santé, la liberté, et faire société, mais sans intimité sociale.
- Bien.
- Nos modes de relations ont muté. Principalement basés sur la communication, principalement épistolaires, puisqu'on s'écrit beaucoup depuis internet et le réseau mobile. Mais le problème, c'est qu'on s'adresse à l'autre comme on le faisait avant, avec Dieu.
- Dieu ?

- Dieu.
- C'est à dire ?
- On s'adresse à l'autre comme à une idée, ou une image, sans considérer qu'on s'adresse d'abord à soi. Dieu, c'est aussi chacun de nous, puisque Dieu est tout. Le philosophe a mis en évidence qu'il incarnait aussi, malgré lui, Dieu. Il a élargi la question, reconsidéré son adresse. Puisque je suis aussi Dieu, pense-t-il, même malgré moi, je m'adresse donc bien à moi-même quand je m'adresse à Lui. Et puisque je vis avec ma propre présence, présence avec et en Dieu, je me dois de dialoguer avec cette présence, avec ce moi, sans quoi Dieu est mort.
- Hahaha !
- Hahaha, n'est-ce pas ?
- Vous croyez en Dieu ?
- Oui et non. Malgré moi. Et avec joie. Et vous ?
- ...
- Et vous ?
- Continuez.
- C'est l'apartheid. On est intégré, ou non-intégré. Digeste ou indigeste. Tolérable ou intolérable. Il se joue un apartheid de taille entre les intégrés et les désintégrables ou les désintégrés. Les uns luttant pour s'adapter ou rester dans la course folle du « nous », les autres luttant pour s'adapter ou rester dans la course folle du « sans nous ». Chacun se dédouanant du sort de ses proches.
- « Proches » ?
- Voisins, amis, inconnus. Toute personne qui entre dans l'espace intime de l'envergure de mon corps, dans mon quotidien. Qu'on se foute de l'avenir de l'autre, j'entends, mais de son présent, en sa présence, de son quotidien, dans mon quotidien ? Sérieux ? Serions-nous si crétiens

d'ignorer que la paix se conçoit au présent d'un quotidien ?
Sommes-nous si crétins que nous ignorions notre puissance ?

- ...
- « Nous » est crétin. Et c'est bien tout le problème.
- ...
- Nous sommes en guerre crétine.
- Il en a toujours été ainsi.
- Oui, et ?
- ...
- J'aimerais qu'il soit établi que chacun accompagne chacun, à sa mesure, à son rythme. J'aimerais qu'il soit établi comme devoir, de se considérer soi-même dans un tout, dans ce « nous ». Chacun. Devoir de réciprocité. Ou sinon quoi ? Misère, racisme, entre-soi, pauvreté, violence, injustice, mépris, pour une grande partie de notre société, asphyxie, agonie, mutisme, tabou, inévitable enfer ? Pendant que l'autre partie, fière de sa situation, se pensant méritante, est indifférente au sort de l'autre, égoïste, confortablement installée, en sécurité, pédante, et seulement inquiète de préserver sa dignité, sa santé, son confort, sa sécurité ?
- Il en a toujours été ainsi.
- C'est injuste.
- ...
- De plus, chaque partie se pense et pense l'autre coupable. Entretient une culpabilité terrible, sans bouger. C'est crétin. Aucun ne se considère responsable de l'autre, de « nous ». Exemple : comme de nombreuses personnes, ma tante est parfaitement intégrée. Socialement. En santé, et confortablement installée. Devant un thé, elle n'hésite pas à me répéter que si certains ne s'en sortent pas, c'est qu'ils

ne veulent pas vraiment s'en sortir, que ceux qui ont des problèmes aiment avoir des problèmes, et que ceux qui souffrent recherchent la souffrance.

- Et ?
- Je trouve cette posture abjecte, arriérée, aveugle. Cette posture, c'est ma plus grande misère. C'est l'apartheid moral stade 4, c'est chaud.
- De quoi avez-vous peur ?
- Du massacre que nous perpétons en ignorant la gravité de la situation. D'une escalade. De la violence subie, muette, niée. De la puissance de la déflagration du mépris d'un « nous » crétin.
- ...
- Quant à cette idée que ce serait au « système » de prendre soin de chacun de nous, mais sans le concours de chacun de nous, je suis morte de rire !
- ...
- Consacrer du temps à l'autre, à l'autre en difficulté, quand il entre dans le champ de mon intimité sociale, et plus simplement, dans l'espace-envergure de mon corps, me semble être une évidence. Quand je peux, quand j'ai l'espace et le temps, l'énergie, mais au quotidien. Je fais attention à ce qui m'entoure, ceux qui m'entourent. Civilité, respect, sollicitude, sincérité, empathie. Devoir.
- ...
- ...
- Et ?
- Et inch'Allah !
- Vous donnez beaucoup d'amour.
- Hahaha !
- ...
- Mais c'est l'enfer aussi, et vous n'êtes pas Mère Teresa.

- Oui. On peut même dire que concevoir la paix, c'est l'enfer. Sartre 2022. Mais c'est aussi tant de joie, de plaisir, de fierté aussi, d'amour.
- D'amour propre ?
- Aussi, oui. C'est drôle que vous parliez de Mère Teresa, parce quand j'essaye de dégager les principes d'un « nous » solide, humain, plus juste, j'en arrive toujours aux principes religieux les plus basiques.
- C'est à dire ?
- Ne fais pas à autrui ce que tu n'aimerais pas qu'on te fasse. Si tu as trois manteaux et qu'un voisin se meurt de froid, partage, man ! Et partage ton repas aussi pendant que t'y es, ton panier, ta joie, ton temps, ton énergie, mais partage bordel, avec et pour nous !
- ...
- Je ne suis pas mère Teresa, et pourtant...
- Pourtant ?
- Pourtant, je suis convaincue que c'est un devoir. Je dois prendre soin de moi, et des autres, à ma mesure, comme je peux. Je ne prends pas véritablement soin de moi si je ne prends pas soin des autres. C'est un dû, pour un « nous » sain et sauf.
- Vous savez bien que ce n'est jamais réciproque.
- Si.
- ...
- Certes, c'est chacun pour sa gueule. Ceux qui ont le privilège de leur sécurité et de leur confort, affichent toute leur surface : joie de surface, fierté de surface, intérêts de surface, relations de surface. Ceux-là s'inquiètent beaucoup de leur surface de contact. Ils ont le pouvoir d'investir la surface comme jamais, comme toujours. Mais pour ceux qui s'impliquent, les aidants, les

accompagnants, ceux qui prennent à charge la responsabilité d'un « nous » plus humain, sous la surface de la surface, qui oeuvrent pour un « nous » plus juste, c'est l'enfer. La charge est si lourde, la réalité des besoins vertigineuse, extravagante. Il faudrait impliquer chacun, pensent-ils, et ils ont bien raison. Quant aux plus fragiles, c'est le loto. Va-t-on leur accorder considération, humanité, une oreille, une minute, un geste, une main tendue, du soutien, le soin premier, le premier soin, la confiance, l'amour ? Ou seront-ils méprisés, trompés, niés, jugés incapables, inaptes, indigestes, laissés pour compte ? C'est terrifiant. J'ai le sentiment qu'on est à côté de la plaque humaine comme jamais. J'ai le sentiment que ça va péter. Plus j'éprouve la société dans son intimité, plus j'ai le vertige face au danger que ce « nous » et ce « sans nous » représentent.

- Bien.
- C'est si dangereux, si risqué, si fou.
- De quoi ?
- De s'impliquer, comme de ne pas s'impliquer.
- Bien.
- J'ai peur que cette passion de l'autre, pour l'autre, cette idée d'un « nous », ne soit une maladie. Je vois qu'il est question de foi, de conviction intime, de passion, de vocation, de folie aussi, et du coup, je bloque. Je n'arrive pas écrire. J'ai peur d'exposer cette folie.
- Quelle folie ?
- Je rêve passionnément d'un autre monde. D'un autre « nous », où chacun fédérerait à une intention commune. Chacun à sa mesure, à la mesure de sa vie. Personnellement. Singulièrement. Intimement.
- Fédérerait à quelle intention commune ?

- À la joie. C'est à dire à la vie, puisqu'il n'y a pas de paix sans joie ni vie.
- Bien. On en reste là pour aujourd'hui.
- Chacun à sa mesure, au quotidien de sa vie, oeuvre à sa mesure, pour notre joie commune. C'est de l'écologie. De l'écologie sociale. Tout le monde devrait trier la merde sociale, à son contact, au quotidien. On pourrait mesurer notre santé à la qualité de nos relations sociales. À la qualité de la sincérité de nos relations aussi. À notre humanité.
- Ce n'est pas autour d'un « nous » que vous essayez de fédérer, mais autour de votre personne.
- Comment ?
- Dans votre livre, ce n'est pas autour d'un « nous » que vous essayez de fédérer, mais autour de votre personne.
- Comment ? Vous lisez mon livre ?
- Vous cherchez à fédérer autour de vous, de vos propres problèmes. Vous cherchez à ce qu'on vous soutienne, dans vos épreuves, votre personne. Ce sont vos problèmes, vos questions. Ce n'est pas autour d'un « nous » que vous essayez de fédérer, mais autour de votre personne. Voyons, les gens ne se posent pas les mêmes questions que vous. Et les gens se foutent bien des questions que vous vous posez.
- Ah.
- Bien. On en reste là pour aujourd'hui.
- Merci docteur.

Il faut beau. La rue est bien calme ce matin. Sitôt sortie de chez le psy, je m'engouffre dans une librairie. C'est vendredi. Je flâne. Il me faut de la matière, un contemporain, du local, des questions. Tiens, je me souviens que Aurélien Barrau a

écrit un ouvrage poétique, *Météorites*. Il n'est plus disponible, m'annonce le libraire, rupture de stock. J'opte pour *Il faut une révolution politique, poétique et philosophique**. La place de la Cimaise est vide, mon café fume. Je fais le vide, fume une cigarette, m'étire. À nous deux Barrau ! Je me réjouis. De la matière ! Chouette ! Mais yo ! Un contemporain, un verbe, une vision, un voisin, des questions, du courage, de la matière bordel ! Mais yes ! Je plonge. Je lis d'un trait. Je surligne.

« Le problème tient à ce qu'il est possible que les structures de solidarité s'effondrent plus vite et plus fort que les schèmes de prédation. De toute façon, la situation actuelle ne peut physiquement perdurer. (...) Les « petits gestes » et autres « initiatives individuelles » sont certainement bienvenus. Mais ce n'est plus la question de fond. Un problème systémique ne peut avoir de solution systémique. Il faut une révolution politique, poétique et philosophique. Dans un jeu où nous sommes sûrs de perdre, il n'est pas utile de faire un bon coup, il faut changer les règles. Le reste relève du détail ou du cache-misère. (...) Auschwitz est unique. Absolument unique. Et il y aurait une scélératesse indécence à le nier. Le crime colonial est unique. L'acceptation implicite d'un système (le nôtre) dans lequel un enfant meurt de faim toutes les cinq secondes tandis que les pays riches gaspillent près d'un tiers de la production alimentaire est unique. (...) Il est difficile, observant aujourd'hui tous les partisans zélés d'un prétendu « progrès » qui extermine les vivants, de ne pas être frappé par la terrible capacité des humains à servir, sans le

* *Il faut une révolution politique, poétique et philosophique*, entretien de Aurélien Barrau, par Carle Guilbaud, aux éditions Zulma, 2022.

moindre recul, sans la moindre perspective, tous les attendus du système dans lequel ils évoluent. Même face à l'évidence ou à l'imminence du désastre. (...) Le retournement nécessaire ne passera pas par les structures politiques usuelles. Moins encore par les réseaux sociaux ou les ouvrages -pullulant ces derniers temps !- où la narration de l'anecdote personnelle s'exhibe en lieu et place d'une analyse théorique approfondie. (...) Il s'agit de refondre les valeurs et les symboles. (...) Nous avons affaire à des méta-crimes. Des crimes contre l'ontologie de la vie. (...) Ce n'est pas parce que nous nous sommes habitués à certains concepts ou à certaines situations qu'ils sont acceptables ou maîtrisés. (...) La sagesse est sans doute un leurre mais, en effet, un peu de lucidité serait bienvenue. Kierkegaard considérait le désespoir comme le péché cardinal. Mais l'absence de désespoir, face à l'évidence du cataclysme, l'est tout autant... Une question triviale pourrait être posée : est-ce que ça vaut le coup ? (...) revoir drastiquement notre organisation ne relève, si on hiérarchise les difficultés sérieusement, que d'un effort dérisoire. (...) Nous ne pouvons plus nous permettre le luxe du sentiment d'innocence dans la culpabilité. Notre génération est celle d'un *crime contre l'avenir*. (...) Non, il ne faut pas renoncer à la croissance, il faut la redéfinir. (...) La croissance vraie ne pose aucun problème : l'amour, la créativité, l'entraide, la connaissance, les explorations artistiques et scientifiques peuvent évidemment croître. Elles le doivent ! Mais la production d'objets inutiles, devenue une fin et non plus un moyen, doit être nommée pour ce qu'elle est : une maladie. (...) Que les délinquants en costume osent qualifier de « progrès » le délire techno-nihiliste qui consiste à attendre le bus en parcourant son mur Facebook et sa galerie Instagram, bercé par les notifications Snap et Twitch, à proximité d'une poubelle connectée -alors même que les

chants d'oiseaux ont presque disparu et que lire devient une quasi-anomalie- relève de l'aliénation. (...) Mais l'enjeu n'est pas de se restreindre : il consiste à s'interroger sur ce qui est désirable et à s'enivrer, sans réserve, de nouveaux enchantements. (...) Le défi consiste donc en un triptyque : développer les outils politiques, poétiques et philosophiques fondant *un tout autre monde* ; empêcher ce monde-ci de fonctionner sans quoi aucune révolution ne peut advenir (en accompagnant collectivement ceux qui feraient les frais des bouleversements associés) ; éviter la chute brutale dont les conséquences seraient désastreuses. Tout cela suppose une appétence réelle pour l'analyse qui dépasse le sentiment de connaître ou de comprendre une situation envisagée à partir d'un article superficiel ou d'un tweet malveillant. Et, surtout, le dépassement de la narration, parfois publique, de son propre vécu si on cherche une pensée digne de ce nom. (...) La 5G est une catastrophe. Elle engendrera une hausse considérable de la consommation à une époque où lutter contre devrait être notre obsession rationnelle. De plus, elle occasionnera la construction d'environ un milliard de nouveaux terminaux mobiles au niveau mondial avec des conséquences dévastatrices en termes de pollution et d'extraction de métaux rares (souvent permise par l'emploi d'enfants esclaves en Afrique). (...) « Sauver le climat » sans revoir *totalemment* nos valeurs et notre manière d'habiter l'espace n'aurait aucun intérêt. (...) Mais il serait plus fécond d'étudier sereinement, avec humilité, les innombrables architectures sociales développées par tant d'autres cultures et d'apprendre de leurs expériences. L'Afrique, en particulier - « terre de scandale », comme l'écrivait le poète Sony Labou Tansi- pourrait devenir une force d'inspiration, à l'exact opposé de la vision paternaliste dans laquelle elle est généralement appréhendée depuis les pays du Nord. (...) L'art

a un rôle essentiel à jouer. Non pas au titre de divertissement ou de distraction -ce n'est pas son rôle, Nietzsche et Ionesco le mentionnaient déjà- mais en tant que machine de guerre totale contre l'univocité du sens. Il ne s'agit plus de commenter ou de comprendre le réel : il s'agit de produire du réel ! C'est beaucoup plus important. (...) Ce qui tue aujourd'hui et avant tout, c'est notre manque d'imagination. (...) L'art, la littérature la poésie sont des armes de précision. Il va falloir les dégainer. Et n'avoir pas peur de ceux qui crieront au scandale et à la trahison. Non pas, évidemment, de trahir la parole donnée ou l'amitié promise. Mais de trahir l'héritage qui interdit l'ailleurs. (...) Avoir fait de la « liberté individuelle » l'alpha et l'oméga de toute pensée politique est un désastre. (...) Il va falloir nager en eaux troubles. (...) Genet nous apprend une chose : la beauté n'est pas consensuelle. Et rien n'est plus triste que de tenter d'être aimé par tous. (...) La mantra de la non-violence est fatigant. Chacun est contre la violence, ce n'est pas du tout la question. Nelson Mandela, Madiba, est présenté comme un héros du triomphe non-violent : il n'a pourtant jamais rendu les armes et a longuement expliqué qu'une stratégie pacifique ne fonctionnait que tant que l'ennemi utilisait la même approche. (...) En ce qui me concerne, je n'ai aucune compétence ni connaissance pour ce qui a trait aux poseurs de bombes. Mais j'ai acquis la conviction que les chantres de la croissance immodérée du PIB, que je connais bien mieux, participent à un terrorisme intérieur de la pire espèce. Sans piquer d'aucune manière le « fichage S ». (...) la pensée qui nie dérange pas m'ennuie. La recherche de l'approbation de tous est pauvre. Il n'y a pas de grâce sans incompréhension. (...) On peut grossièrement imaginer trois avenir possibles à court terme concernant les questions qui nous occupent ici : la continuation du scénario en cours / une réforme

substantielle / une révolution. (...) Ce temps exige plus que tout autre l'entraide et la solidarité, c'est presque une question pratique plus que morale. (...) Une question reste ouverte : un système peut-il permettre sa propre refondation en autorisant la révolution qui le récuserait ? Rien n'est moins sûr. »

Ma fièvre, page après page, retombe. Pourtant, je bande. Quant à celle de Barrau, elle échauffe toute ma curiosité. Je referme l'ouvrage. Mais à qui s'adresse-t-il ? Quelque chose me gêne, me dérange dans sa posture prétendument impersonnelle. Une question embryonnaire prend corps, qu'il s'agit de préserver. Je rentre donc manger, et sieste.